

**LIEUX**

E. X. P  
S P A C E  
U B L I C

09.2023

Cahier de vacances

# Pour FAIRE MILIEUX

Nous utiliserons le point médian et une utilisation parfois aléatoire du féminin et du masculin. L'écriture cherchera à être inclusive, à faire milieu. Le point médian nous semble permettre d'envisager à même l'écriture des processus, des expériences. Il n'est pas seulement le moyen de prendre en compte une multitude d'identités mais une infinité d'expériences. Le point médian est un lieu du texte, il dessine des milieux où se placent et déplacent ceux qui les lisent et les écrivent.

LIEUX s'imprimera au grès des opportunités. Sa version papier sera, selon les conditions et opportunités d'impressions, parfois proposée gratuitement, parfois à prix libre. Dans un tout autre contexte, mais en filiation. Il s'inscrit dans une relation étroite avec le fanzine « L'Entre » et la zone autonome de publication que l'on peut explorer sur site [www.comme-un-fanzine.net](http://www.comme-un-fanzine.net). En version numérique on pourra donc le retrouver ici et là ([www.defluences.fr](http://www.defluences.fr))

RÉCHERCHE EN FRICHÉ  
MAISON DE VACANCES  
QUELQUE PART ENTRE

CONTACT@DEFLUENCES  
- FR

# LIEU·X - E·X·P

LIEU·X est à mi-chemin entre un désir de revue et une recherche en friche. Une revue qui documenterait des expériences, depuis les expériences elles-mêmes ; une recherche en friche qui s'eprouve au sein de friches (artistique, urbaine) et ce notamment depuis une pratique de la publication autonome, libre, sauvage. Cela fait de l'objet que vous avez dans les mains quelque chose d'indéterminé, entre des dedans et des dehors, des désirs et des moments, des projections et des besoins de faire, à mi-chemin entre le journal, le fanzine et l'archive.

Son sous-texte « E·X·P » est en fait un acronyme barré. Cet acronyme problématique signifiant Établissement Recevant du Public (ERP) et duquel nous barrons le R d'un X pour que ces trois premières lettres nous inspirent l'envie d'expériences multiples d'espaces publics et de leur partage. Un X pour transformer cette injonction réglementaire et normative en tentative de libérer des lieux. Ainsi, LIEU·X est un lieu qui, une fois ouvert, fait espace public. Un espace public qui fonctionnerait à la façon d'un mur où l'on colle des choses, tague un mot, s'adosse le temps d'une discussion inattendue. Un espace public au sens où il participe aussi d'une circulation d'informations depuis des écologies, celles de nos pratiques.

LIEU·X - E·X·P matérialise ainsi ce besoin de faire exister, de là où nous sommes, cette complicité entre lieux et espaces publics. Cette complicité qui nous semble indispensable pour lutter contre la spécialisation de nos espaces, l'enserrement des murs comme autant de normes, de barrières autour de nos expériences, nos pratiques et les imaginaires politiques qui les traversent. Une complicité comme moyen d'ouvrir, de faire proliférer des expériences en friche avec des territoires, des milieux existants plutôt que de continuer à être l'instrument de politiques, policières et écocidaires (qui détruisent des environnements mentaux, sociaux, des terres, des quartiers, etc,...) quand bien même ces politiques se disent culturelles et artistiques.

Cette complicité semble aussi être le moyen d'envisager des lieux où ce qui est (ou devient) public (qu'il s'agisse d'espaces, d'imaginaires, de créations) n'est pas qu'humain, n'est pas compté, contrôlé, fantasmé, observé ou même attendu. Ainsi, LIEU·X, comme espace public en friche, travaille depuis l'idée d'espaces, de devenirs non-spécifiques contres, adossés et résolument en opposition aux sociétés ultra-spécialisées.

## Cahier de vacance

Pour ce numéro qui n'en est pas un, nous avons voulu faire l'hypothèse de la vacance, de s'intéresser à l'en-friche, aux lieux qui se font et se défont, aux mouvements de dé-limitations. La vacance comme moyen possible d'acter, de raconter et d'éprouver la lente mais non moins nécessaire désoccupation des mondes. Désoccupations des logiques qui les saturent quitte à vivre radicalement, pour nous-mêmes et nos pratiques, cet impératif. Paradoxalement, alors qu'il aurait probablement fallu attendre pour faire mieux, ce cahier ne le pouvait plus. Nous avions besoin qu'il existe dans un moment particulier. Ce sera d'ailleurs un enjeu de LIEU·X ou des LIEUX, celui d'attacher son processus de création à des moments plutôt que de l'enfermer dans une périodicité, un format ou le fantasme d'une qualité quelconque.

Le moment de ce Cahier de vacance, c'est celui du relogement des moyens matériels et immatériels de sa production (un bureau, du fil, des réflexions, des ateliers, des espaces publics, des cotisations en retard, des archives, une cabane, des brouillons, de la vaisselle sale, des ami-e-s des pratiques, etc..) le déplacement de ce que nous appelons une recherche en friche. Une recherche qui se construit depuis cette itinérance entre des espaces vacants et dans une intrication mêlant production d'archives, expérience de l'espace public et pratique de recherche.

Ainsi, ce cahier de vacance s'ouvre par les fragments d'une archive qui donne (presque) son nom à l'objet que vous tenez entre les mains, lui-même fragment de cet imaginaire encore très présent. Des fragments d'une archive qui charrient avec elle un imaginaire en friche. Il ne s'agit pas à nouveau de faire de l'archive une chose sacrée mais plutôt d'envisager les documents dont nous faisons l'expérience (parce que nous les fabriquons, les découvrons) comme les moyens d'ouvrir aussi des lieux, des processus vacants. C'est ainsi que ce cahier de vacance dérivera entre d'autres documentations, celle d'une action en espace public ou encore d'un échange « aux beaux milieux » de recherches, d'actions, de récits. Une façon pour nous de créer de la vacance depuis la correspondance entre des actions, des textes, des espaces qui fonctionnent depuis le vide, l'absence qu'ils rendent présent. Nous (un nous imaginé, à inventer au fil de l'eau) espérons que cette vacance laissera la place à l'écriture de vos propres textes (imaginés, dansés, cuisinés, raturés...).

En vous souhaitant une bonne vacance

## Lieu X

Bienvenue dans un espace indéterminé, entre revue, journal et fanzine. Un lieu X aux milieux de recherches en friche.

Lieu X poursuit la vague idée de documenter des lieux qu'il s'agisse d'une cuisine, d'un banc dans la ville, d'un concept, et ce depuis les expériences qui tissent ces lieux.

Lieu X s'intéressent aux vacances, entendues comme des espaces en friche, qui produisent des vides dans un monde plein. Lieu X pourrait raconter des histoires, participer à l'avènement de sociétés des petites histoires, de vacances en train de (dé)faire. *à faire et de ce la faire*

Ce faisant nous pourrions raconter la lente mais non moins nécessaire désoccupation des mondes (désoccupations des logiques qui le saturent, désespérer de nous-mêmes mais aussi des maîtres du Temps et de l'Espace).

Enfin, Lieu X se veut comme un espace public réalisé, un espace public tout autant en acte qu'en devenir. Il peut s'agir d'espaces qu'on s'invente pour faire exister ses intimités, ses processus, des espaces désoccupés de logiques privées, identitaires, patriarcales. *en phisant nos mondes*

Dans cet espace, ce lieu et ceux qui le composent se travaillent l'hypothèse de devenirs non-spécifiques ou interspécifiques contre, adossé et résolument en opposition aux sociétés spécialisées.

### Pour faire milieu

Nous utiliserons le point médian et l'utilisation parfois aléatoire du féminin et du masculin. Si l'écriture cherchera à être inclusive, elle cherchera aussi à faire milieu. Si le point médian est inclusif, il l'est parce qu'il permet de prendre en compte, depuis l'écriture, des processus, des expériences plutôt que des identités. *l'écriture n'a pas de sexe*

Lieu X s'imprimera au grès des opportunités, sera donc sans prix mais probablement parfois proposé à prix libre pour faciliter ses impressions. Dans un toute autre contexte, mais tout de même en filiation, Lieu X s'inscrit dans une relation étroite avec le fanzine L'Entre et la zone autonome de publication que constitue le site comme-un-fanzine et les publications que l'on y trouve.

### Cahier de vacance

Ce premier numéro est une tentative pour faire exister cette intention d'une façon qui pourrait être une autre. Le moment dans lequel il se fabrique et dans lequel j'espère lui faire voir le jour est celui du relogement d'une recherche en friche, qui a pris place dans les locaux de l'association de La Friche Lamartine et plus précisément dans le site Tissot rue Tissot dans le neuvième arrondissement. Cette recherche qui, relogement après relogement, se construit dans une relation incertaine à l'espace public que ce soit dans le rapport à l'environnement (le lieu, la ville, un mur) ou le rapport au texte (des écritures, des supports, des diffusions). Lieu X poursuit cette relation dont le relogement constitue l'endroit d'une résistance à l'enserrement de murs qui ne garderont bientôt plus qu'eux-mêmes. Comment nos lieux, à mesure qu'ils s'établissent et se structurent, peuvent aussi se faire les complices des luttes en cours, des territoires existant et en devenir. Les complices de ce qui l'habite plutôt que l'instrument de politique écocidaires ? Faire lieu et faire espace public seront alors au travers du présent document et ceux qui suivront les revers d'une même médaille et la recherche de complicité. *elle l'est nécessaire qui n'est pas*

Dans ce numéro on retrouva de façon croisées et en dialogue des fragments d'une archive (Lieu X), une action (Notoktöne), des notes prises « aux beaux milieux », un prospectus, des correspondances et des notes de bas de page qui n'en sont plus.

Cahier de vacance est aussi un appel à donner à lire des absences, à écrire de la vacance, n'hésitez pas à faire des propositions, contact@defluences.fr

# NOTE DE DEPARTS

« Dans un dialogue avec Danielle Sivadon, Jean Oury affirme : « On est construit sur la précarité... j'aime bien le terme précarité, il paraît que c'était le terme préféré de Freud, d'ailleurs, le terme précaire...la précarité, c'est ce que disait Sartre aussi, c'est lutter contre le pratico-inerte dans la *Critique de la raison dialectique*... contre le pratico-inerte pour qu'il y ait un processus dialectique [...], pour qu'il y ait un tiers régulateur qui fasse ça... à tel point que j'ai institué ici une commission qu'on appelle [...] tiers régulateur [...] c'est pour régler des problèmes qui n'ont pas pu être réglés ailleurs, et pour entretenir, justement, du vide... si on veut tout régler, c'est foutu... [...] faut pas être obsessionnel quoi... enfin l'organisation hiérarchique, technocratique, c'est obsessionnel, paranoïaque... et maintenant c'est phobique [...] c'est plein quoi [...] organisé c'est du vide qui se présente, c'est ça la précarité, contre la totalisation dont parle Sartre [...] c'est complètement fou de croire qu'on peut totaliser quelque chose. » (*Pour qu'un schizophrène puisse s'y reconnaître, Jean Oury et Danielle Sivadon, entretiens à La Borde*, 2004, CD audio réalisé par Olivier Apprill et Jean Dubuquois.)

Olivier Apprill, *Une avant garde psychiatrique. Le moment GTPSI (1960-1966)*, Epel 2013, (Note de bas de page), p. 121

08.2025

Correspondance (fragment)

Le paradoxe advient au cours des années 70 quand « précarité » deviendra un régime d'existence sous le capitalisme féroce néo-libéral. Ce paradoxe (cette tension) doit travailler profondément une expérience comme la friche Lamartine. Se vivre en tant que groupe précaire (acceptation contemporaine, avec laquelle le capitalisme contemporain surcode toutes les réalités de vie et de travail) aspirent nécessairement et légitimement à (re)trouver une certaine quiétude, sécurité, voire stabilité. [...] Peut-être que friche est la manière émancipatrice de ne plus dire "précarité", puisque ce mot le capitalisme nous en prive, comme bien d'autres. Donc une recherche qui fait la part belle au « non-intentionnel, au non programmatique, au non directif, un groupe non figé dans une appellation, non définitivement fixé dans des statuts...»

x3

exemple de  
budget à l'intérieur

projet friche  
arts expérimentaux  
document de travail

# LE LIEU

IN(TER)DÉPENDANT, À-CENTRÉ,  
COOPÉRATIF, TRANSGENRE,



- > ABI/ABO [art be in/art be out] abi-abo.fr
- > ADAMU Symposium
- > Atelier Séquence
- > CC l'Feu www.ccifeu.net
- > Théâtre du Verseau
- > Festival Radical Zéro radicalzero.free.fr
- > Komma komma.fr
- > La Vaca Loca www.vacaloca.free.fr
  - > La Cava Loca
- > Divers Indépendants
- > autres partenaires (concertations en cours)

<http://lelieu.x.free.fr>

lelieu.x@gmail.com

Accès (2003?)

## Le Lieu X

Il est devenu fréquent de mettre des pluriels partout. Expérimentation prendra forcément un 's', et pourquoi pas majuscule : diffusionS, pratiqueS, publicS aussi. Quand au lieu, à la fois espace et temps, répondant à des usages multiples, hétérotopique (une notion esquissée par Michel Foucault), il contient au moins une part d'inconnuS, il impose son 'X'.

Revenant à des grammaires moins enluminées de pluriels, nous mettons donc ce 'X', pluriel, inconnu, variable, marque possible de la censure mais aussi symbole des croisements, de l'inconnu, de tous les croisements et de toutes les pluralités, en facteur, au travail, à l'atelierX qu'il vient donc, ce X en fonction de, pluraliser et ouvrir. Il donne au lieu fonction et « facteur de » : une dimension transversale, ouverte et croisée ; principe générique et perspectives.

Il y a projet de lieu ouvert, hétérotopique – réel, contenant activement sa part d'utopie – espace-temps, espace projet d'expérimentation et de diffusions vers plusieurs publics, plusieurs modes de participations, d'implications croisées.

Aucune pureté n'y est strictement défendue, mais c'est bien d'activité déterminée qu'il s'agit ; art et émergence du réel, à la limite de la création ex-nihilo, de la poïésis mise en action sur le territoire, lieu X d'innovation, de mise en pratique et de mise à disposition.

L'identité du Lieu X, c'est l'ouverture aux pratiques expérimentales et une mixité des pratiques et des exigences. Plusieurs laboratoires artistiques et plusieurs disciplines s'y côtoient, s'y diffusent.

## Activité

Le projet du Lieu X est un projet coopératif, ouvert, qui désire s'impliquer sur son territoire d'implantation. C'est un projet centré sur le développement de l'art expérimental et l'innovation culturelle en Région Rhône-Alpes, avec un objectif de diffusion accessible au plus grand nombre, mais aussi de productions expérimentales pointues issues des recherches artistiques contemporaines.

C'est une cohérence plurielle qui est recherchée sur le Lieu X, dans un secteur artistique encore insuffisamment développé en Région et sur Lyon.

L'espace projeté pour son implantation est compris entre 10 000 et 20 000 m<sup>2</sup>.  
(Il pourrait, par exemple, être aménagé, sur les espaces disponibles au Quartier Général Frère, à Lyon)

Précisons que dans « expérimental », le substantif à entendre en premier n'est pas l'expérimentation mais l'expérience. Expérience, donc, au sens double, tant objectif que subjectif, à laquelle nous invite le projet du Lieu X, comme hétérotopie<sup>4</sup> en puissance (lieu multiple, en réseau, en même temps fonctionnel et sans qualité fixe, qui résiste à son institutionnalisation) : un lieu où ce qui advient maintient sa légitimité face à ce qui a déjà eu lieu.

Un lieu où « ce qui est déjà se rappelle ce qu'il doit à ce qui n'est pas encore. »

Nous partons du constat que le sujet esthétique est aujourd'hui massivement réifié, surdéterminé, intégré dans un 'schéma de consommation' qui, au mieux, stocke les 'objets artistiques' et en limite grandement les possibilité d'expérience et d'interaction.

Si un dispositif expérimental travaille en même temps le sujet et l'objet de sa mise en œuvre, il suppose un espace qui permette de repenser les dispositifs de distribution, de communication ou de représentation, pour ouvrir à tous le processus de création et la possibilité d'y participer.

2 Jean-Pierre Boutinet, Anthropologie du projet, PUF 1990

3 Capacité à créer du réel.

4 Michel Foucault, Des espaces autres (1967). Voir : <http://fr.wikipedia.org/wiki/H%C3%A9t%C3%A9rotopie>

Une friche artistique, un ancien espace privé traversé par un devenir public, un espace fonctionnel en panne qui se réinvente, permet d'introduire un biais constructif dans la rencontre entre l'art et la cité.

Le lieu X propose un lieu dont l'organisation physique et mentale de l'espace serait mobile, pour que s'y renoue la saisie de l'art comme expérience, surprenante, partagée.

Dans un dispositif expérimental, ce qui s'élabore, comme acte ou comme œuvre, par le lieu, est en même temps l'outil d'une exploration de ce lieu. La démarche expérimentale reconnaît pour objet partiel – pour semi objet son propre territoire.

## Une friche

Les friches sont des trous dans la mémoire collective, des failles dans le territoire. De leur ancienne fonction, elles gardent certaines potentialités d'usage, bien qu'elles posent des problèmes extrêmement contemporains de recyclage et d'intégration.

Les friches sont propices aux interventions artistiques qui se confrontent aux réalités contemporaines. Leurs territoires, chargés d'une identité forte, partagent un possible indéterminé, une temporalité en suspens : ce sont les interstices<sup>5</sup> du tissu urbain, un presque en-dehors.

C'est sur ces bases que nous souhaitons lancer un lieu d'expérimentation et de diffusion artistique pérenne, avec une identité forte, une existence et une visibilité publique.

Ce projet d'un établissement durable, notamment en terme d'équipement, capable par son travail de marquer le territoire de son empreinte dans la durée, nous travaillons à en construire le calendrier.

Des étapes intermédiaires sont imaginables : des interventions plus légères sur des lieux de taille moyenne et sur des durées plus courtes. Nous sommes aussi intéressés par la gestion d'événements en relais sur d'autres lieux disponibles (festival, installations, événements, performances, ateliers provisoires, tournages vidéo et films, contrats spécifiques...) en partenariats avec d'autres associations et organismes, initiatives...

Notre savoir-faire et nos orientations nous amènent à nous intéresser à la reconversion du patrimoine industriel sous toutes ses formes (économiques, associatives, dépollution, aménagement du paysage...). Nous préconisons la mise en place d'un Centre de Documentation Active sur ce sujet, à partir d'un recensement patrimonial industriel des vallées du Rhône, du Gier et de l'Ondaine. Ce centre pourrait être implanté sur le Lieu X.

### Archiver, documenter.

Ces journées se centraient sur l'idée des relations et rapports entre archives et expériences. C'est ma manière de déplier le jeu de renversement des mots du titre : « expérience d'archives (...) archive en expérience ». Ce type de renversement est peut-être trop courant, mais il a créé le réflexe d'un jeu particulier avec les expressions. Celui-ci peut participer d'une meilleure compréhension de ce qu'on est en train de dire, de faire.

Dans mes notes prises sur le vif, je ne retrouve pas traces d'une définition de l'archive. Elle a, peut-être, été donnée dans la première demi-journée parce que je ne suis arrivé qu'après. À la manière d'Yves Citton dans *Médiarchie* (Seuil, 2017), je m'intéresse plus à penser en calque (disons que ceci est une archive et regardons ce que cela peut nous faire comprendre d'un tel ceci) qu'en tiroir (ceci est, ou pas, une archive). Tout au long des deux jours, je relève plusieurs questions qui se posent au prétexte d'une possibilité de considérer tel objet comme une archive. Ces questions sont classiques, mais les penser depuis une ou des expériences d'archives est intéressant.

Par exemple, « archiver » ou considérer un objet et donc agir avec lui comme avec une archive, est un geste spécifique. Les multitudes convoquées sont nombreuses et diverses : ceux (personnes et/ou structures) qui fabriquent, qui conservent, qui diffusent, qui portent attention, qui croisent, qui discutent, etc. Une archive fait converger et articule des larges faisceaux d'enjeux, d'actions, de personnes et collectifs.

- La fabrication : je rapproche ces aspects du verbe « documenter » ci-dessous.
- La propriété : qui possède l'archive ? Personne, une personne, un groupe, un collectif, une communauté, une organisation, tout le monde (mais qui est-ce ?), etc.
- La diffusion : comment les montrer, les partager, qui y a accès et comment, dans quels espaces-temps ? Un centre d'archivage comme le Rize pour les Archives Municipales de Villeurbanne, une exposition comme au Plateau-Piochon de la Friche, un documentaire sonore, une vidéo qui tourne en boucle sur un poste télé, l'écran d'un appareil photos numérique, un casque branché sur un enregistreur, etc.
- Les actions liées au fait de décrire que ceci est une archive ? Alors certains verbes prennent une importance, comme collecter, conserver, classer, ranger, indexer, communiquer, présenter, partager, valoriser, etc.
- Les effets : que fait, qu'opère, que permet un objet quand on le décrète comme une archive ? Alors d'autres verbes tapent à la porte, comme situer, positionner, être ressource, faire trace, mettre en relation, compléter, détailler, raconter, etc.

Je retiens une idée particulière, que j'ai retrouvée dans plusieurs de nos discussions sous différents aspects : une archive est **présence située dans le temps**.

C'est-à-dire qu'elle peut participer assez efficacement à montrer un processus. De plus, cette trace aide à apprendre de ce qui s'est déjà passé, et donc participe à la continuité transformatrice d'une action. L'archive est une des dimensions fondamentales de la « culture des précédents » (voir David Vercauteren et Benjamin Roux). L'archive devient alors un outil de travail démocratique, un équipement collectif.

C'est-aussi-à-dire que réfléchir aux archives permet de considérer une « instance du présent ». La formule est de Pascal Nicolas-Le Strat, elle venait condenser tout une partie de

nos échanges. L'archive travaille la qualité des temps, elle fait insister le présent, elle construit des consistances et des résistances. Elle n'est pas qu'une trace du passé mais participe de l'épaisseur de ce présent. Celui-ci ne s'évanouit pas trop vite, de façon à rendre possible et soutenir des devenirs. L'archive est donc un outil de travail démocratique, un équipement collectif.

« Documenter » a été pour moi un autre verbe clé de ces journées. Ce champ lexical n'est pas dans le programme et je ne trouve que deux occurrences, une par jour, dans mes notes prises sur le vif, l'abréviation « doc » et « "document" », les guillemets signifiant qu'une personne l'a expressément utilisé. Mais l'action de documenter était très présente, de quelques façons qu'on la désigne ou simplement en actes (sans avoir forcément à la désigner).

Avec quelques collègues du Cefedem AuRA où je travaille, on trouve le verbe « documenter » assez efficace dans le cadre de dispositif pédagogique d'initiation à la recherche. Il permet de rentrer dans une activité et faire porter une attention sur les objets qui servent à l'action et sur les traces. Même si on peut trouver assez vite quelques documents, souvent, on n'imagine pas l'ensemble des documentations possibles pour déployer une activité (la mener et en garder traces) : c'est un très large paysage qui peut agrandir l'imaginaire. Le mot « récits » était plusieurs fois dans le programme et dans mes notes. La diversité des formes, des supports, des manières, des conditions, des adresses, des temporalités est immense. Un récit peut être... En mots manuscrits sur une nappe de table ou sur le dos d'une facturette ou un papier sorti du sac ou dans les marges d'une feuille distribuée ce jour-là, peut-être avec ou sans dessins ou schémas, format paysage ou portrait, en utilisant combien de couleur, quelles tailles de mines pour les crayons ou feutres, etc. ? En mots dans un fichier d'ordinateur, mais en phrases ou en listes de puces à mots-clefs, des mots relus ou de premier jet ou deuxième et ainsi de suite, avec des « ... » pour reprendre l'écriture le jour prochain, au cas où, ou ? Ou alors un récit raconté au dictaphone en rentrant d'une séance de travail ? On a aussi parlé de photos, d'enregistrements sonores, de peintures, d'œuvres, d'un ballon de foot, d'articles de journaux, etc. Dans une collection, un carton, une clé USB, un serveur, une pochette, un classeur, une exposition... Toutes ces listes pourraient encore longtemps être continuées. Le programme des deux jours avait cette expression : « agréger de différentes manières, sous différents média » : on y était. Ces traces documentées réunies sont en fait des archives, ou alors, plus précisément peut-être : elles deviennent des archives une fois éditorialisées. Le verbe « éditer » est peut-être celui qui fait le lien entre documenter et archiver ? Editer, en renvoyant par exemple à son acceptation cinéma : en anglais, les personnes qui font le montage du film s'appellent « editor ». Elles choisissent les scènes gardées et les découpent au mieux, choisissent comment elles s'enchaînent, elles en abandonnent aussi parce qu'elles perdraient le spectateur ou parce qu'il n'y a plus de place, comme elles vont en retourner d'autres, etc.

# IMPRESSIONS & HORIZONS



x9

## DANS CE DOCUMENT...

Notoktone est un dispositif artistique et un dispositif de recherche. Nous ne parlerons, dans ce document, ni de réussite ni de bilan mais plutôt d'impressions et d'horizons. Les deux étant des modes d'évaluation sensibles correspondant à nos manières d'envisager l'évaluation.

Cette année 2023 est la deuxième de l'action Notoktone. Pour l'occasion nous avons composé une équipe de 10 praticien·ne·s des mondes de l'art, de la recherche, de l'éducation populaire. Elle s'est composée en premier lieu depuis l'enquête artistique (toujours en cours), puis sur les rendez-vous donnés les 2 et 3 juin.

L'équipe : Le laboratoire archéologie et le collectif des Mutuielles (ateliers de massages partagés) - Maslo (Linogravure) - Laurent Réyès (Film expérimental Dividus) - Amael Kasparian (Chambre noire) - Lola Roubert (Collage) - Chloé Monteil (spectacle Trompettus) - Adrien Pinon (Photographe) - Marc-Antoine Granier (Radio) - Thomas Arnera (Chercheur en friche) - Maelys Mercier (Lecture, arpenteage, dessins)

Cet équipage (que nous nommons churmo) s'est déployé dans l'espace public (en journée) et dans les locaux de la friche Lamartine (en soirée) pendant deux jours. C'est cette équipe qui nous donne aujourd'hui l'impression que quelque chose fonctionne pour faire ville modestement mais autrement depuis Notoktone. C'est avec cet équipage que nous dessinons, au sein de l'association L'abeille Beugle et en relation de partenaire avec La friche Lamartine, des horizons pour la suite.

P.5 IMPRESSIONS

P.6 HORIZONS

Cailloux raconte une histoire au sein des quartiers où se déroule l'action. L'équipe se retrouve autour d'un processus artistique qui s'active avec les personnes rencontrées, qu'elles vivent dans le quartier, y travaillent, ou y passent simplement. Nous créons de la matière sonore, des images, des textes depuis ces rencontres pour ensuite travailler cette matière lors d'autres rendez-vous au premier lieu desquels les deux jours Notoktone.

L'enquête artistique fait événement, au sens où elle s'insère dans les temps du quotidien, autant qu'elle le prépare, le fabrique. Ainsi, les deux journées ne donnent pas la sensation de « sortir de nulle part ». Si cela s'avère important pour ne pas donner la sensation de débarquer à l'improviste pour les habitué·e·s du quartier, ça l'est aussi pour les équipes artistiques que l'on invite à nous rejoindre. Sentir que l'on est identifié, permet de déployer les ateliers et nos pratiques plus sereinement et en adressant nos pratiques aux personnes qui vivent le quartier.

L'enquête artistique développe artistiquement l'action. C'est ainsi que nous avons ajouté un atelier de confection de carte postale au départ de photos réalisée du quartier et d'autres éléments qui mettent en récit la relation à l'espace public (cf cyanotypes). Cet atelier, associé à d'autres, contribue par exemple à ouvrir la friche sur le quartier. Ici c'est le laboratoire photographique qui s'est invité directement dans l'espace public et a permis de sensibiliser, par la pratique, aux procédés photosensibles et photographiques.

L'ENQUÊTE ARTISTIQUE

X 10

Lundi 13 mars 2023 (8:17)

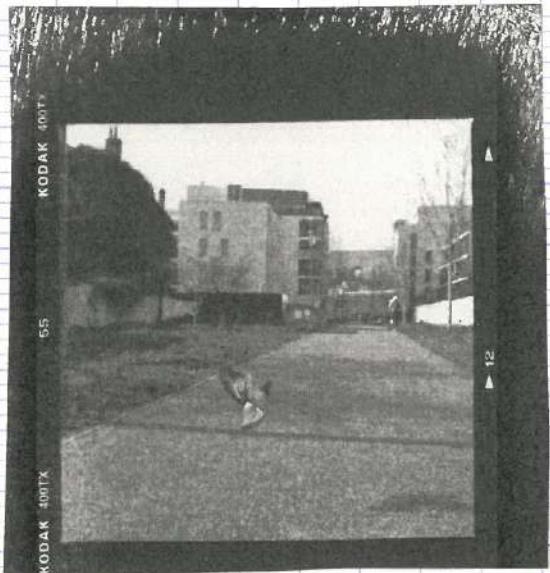
L'intention d'ouvrir un journal réside assez logiquement dans l'idée de faire trace de ce que nous allons vivre comme expérience de création avec Marcan et Adrien. De l'expérience d'espace public à laquelle nous allons nous livrer. Notoktone comme temps de travail artistique et comme événement invite à nouveau l'espace public au cœur de cette trajectoire en friche.

Le travail a déjà commencé ici et là, par des échanges oraux et écrits. Des prises de sons de Marcan des photos d'Adrien. L'échange que nous tenons par mail me plaît beaucoup et j'apprécie les mails de Marcan qui revient sur sa pratique, ses tentatives. Dans son dernier mail, il y a une pratique à l'œuvre. Je le perçois au regard des éléments qu'il énonce, de la manière de partager ses premières prises de sons. En écoutant sa proposition de podcast, et au regard du métier et de l'intérêt que je trouve dans le document audio, un rapport critique prend le dessus à l'égard de ce que je tente et veux tenter en espace public. Un rapport d'intimidation aussi qu'il faut dénouer. À nouveau, il faut que je compose avec ce rapport critique (faire ou ne pas faire ? ou plutôt comment faire ?) mais surtout ne pas m'immobiliser, sinon on ne fait plus rien. Je dois réfléchir depuis l'espace public, depuis ce que ces espaces animent en moi. Enquêter en espace public, depuis lui et penser simultanément mes façons d'y être, le laisser m'enquêter.

16h20

Aujourd'hui, avec Marcan, nous passons une bonne heure dans l'espace public. Marcan se poste avec son micro, qu'il place sur un pied en attendant qu'on vienne lui raconter des paysages, des pensées. De mon côté je positionne mon m<sup>2</sup> de friche-cabane-niche, deux tapis et quelques livres et livrets.

Le moment n'est pas évident, toujours délicat de solliciter les personnes. Il y a une envie de « capter » des paroles et, en même temps, une envie de « laisser faire ». Cette envie me semble partagée entre nous. Comme j'ai pu l'éprouver à plusieurs reprises, il est difficile de solliciter les personnes dans l'espace public. Une des difficultés est aussi de se convaincre de le faire, que la raison est suffisamment bonne. À vrai dire, je n'arrive pas vraiment à m'en convaincre. C'est donc toujours une sorte d'épreuve, comme cela peut l'être pour les personnes que nous interpellons. Marcan m'évoque lui aussi ses expériences difficiles de micro-trottoir. Il y a souvent des personnes qui se prêtent au jeu, que l'on sent rompues à l'exercice de



JOURNAL PUBLIC  
#1  
INTENTION  
X 11

l'échange avec des inconnu·e·s. Nous passons un long moment avec une dame, très enthousiaste à l'égard de ce que nous tentons. D'autres personnes refusent d'être enregistrées mais ne refusent pas nécessairement la discussion. Ces échanges attirent mon attention. Alors que nous ouvrons, quelques minutes avant, un fanzine du collectif *En Rue* où il est question de fabriquer des bancs, une personne qui refuse l'enregistrement, par timidité, me semble-t'il, nous dit que ce qu'il manque à cet espace public (celui où nous nous trouvons) c'est un banc pour s'assoir. Il est vrai que l'on ne peut pas s'asseoir sur cet espace public autrement que dans une herbe haute et souvent pleine de surprise. Cette trame piétonne semble être là pour que l'on y passe, sans s'y arrêter. La configuration urbanistique, si j'ose dire, donne même l'impression que l'on ne veut pas que l'on s'y arrête.

Venir y déposer des enfants et venir les chercher, oui, venir y jeter son compost, oui, aller et venir dans son logement ou d'une rue à l'autre, oui, mais s'y arrêter... non.

En soi, ce que nous proposons est déjà inhabituel. Cela n'en fait pas quelque chose de nécessairement « bien » ou bien fait. Néanmoins, il me semble que quelque chose opère dans cette idée de stationnement. Nous stationnons, nous sommes mobiles, nous pouvons facilement aller et venir. C'est ce qu'impose finalement cet espace public, une timidité à y être, à y rester. Si le passage n'est pas clandestin, le stationnement, lui, l'est peut-être plus. Marcan parle du moment de confinement où, selon les dires d'un·e habitant·e, la trame où nous stationnons, rarement lieu de rendez-vous habituellement, s'est trouvée plus fréquentée. Pour ma part, il n'est pas rare que je vois, plutôt le soir et l'hiver, quelques têtes encapuchonnées se positionner contre le hangar protégé par l'avancée de son toit. Sinon, on y passe, souvent les bras chargés (de courses, de colis...).

Avec Marcan, nous avons le temps de discuter pendant que nous « tenons » nos dispositifs. Le vent n'aide pas. De mon côté, il accentue la fragilité de l'espace que j'essaye de dessiner. De quelle nature est cet espace ? Je ne le sais pas moi-même et il respire un peu cette incertitude et cette indétermination. Même si je n'aime pas les choses trop déterminées, je crois qu'il y a un enjeu aussi à soigner nos intentions et à aller au bout. Deux tapis ce n'est pas assez, je voulais mettre des tabourets pliants, je crois qu'il en faut. On parle de bancs, alors, oui, pourquoi pas mettre un banc. (Peut-être que les tabourets pourraient jouer cette possibilité d'assise dans un premier temps). Je pense aussi au fait



# INTENTION

que je souhaite que ce soit un espace accueillant. Par ailleurs, notre rapprochement physique dans l'espace avec Marcan (quand nous sommes côté à côté) peut avoir une dimension « inquiétante ». J'imagine des personnes se demander, en nous voyant de loin et en sachant qu'iels ne pourront pas facilement nous éviter, ce qu'on pourrait bien leur vouloir. J'envisage donc un écrit au d'accueil : « Voici un espace, un espace public, pour s'asseoir, échanger, boire une tisane et pourquoi pas écrire et dessiner » (par exemple). Je ne suis pas obligé de faire la médiation (toute la médiation). Je peux donc moi m'affairer dans cet espace, ouvrir des livres, trouver des accroches et les accrocher, les afficher dans l'espace. Mettre du texte, sur la cabane, sur la table, fabriquer un chemin dans cette herbe qui n'est pas ou peu foulée à part peut-être par des chiens, des chats, des papiers soufflés par le vent. De son côté, Marcan, réalise plusieurs interviews.

Lorsque je suis dans l'espace public, alors que j'évoque l'idée de pouvoir activer des lectures dans l'espace, sur le mode « des porteurs de paroles », je feuillette le livre Ville féministe Leslie Kern et je tente très rapidement quelque chose de cet ordre. Je me saisis d'un sous-titre « À nous la ville » (p. 78). Mais d'autres titres attirent mon attention en réalité : « L'amitié comme mode de vie » (p. 72) ; « Amitiés et liberté » (p. 86) ; « Amies pour la vie » (p. 96). L'ensemble de ces sous-parties (y compris « à nous la ville ») se trouvant dans le second chapitre du livre s'intitulant « La ville des amies ». Une fois l'introduction passée, je prioriserai donc la lecture de ce chapitre.

## EN PAYSAGE

— — — — —  
↓

<https://audioblog.arteradio.com/blog/205894/podcast/205911/en-paysage>



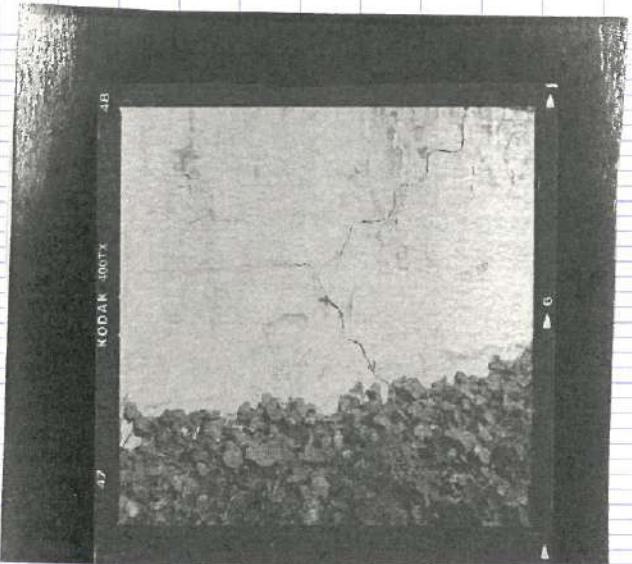
X13

Mardi 14 mars 2023

Je lis ce matin l'introduction de Leslie Kern. Je crois que cela me remue toujours, c'est nécessaire. Les mouvements féministes, à la fois les différentes vagues et à la fois la pluralité de ce que peut recouvrir l'idée de mouvement, comme d'autres (décoloniaux, écologistes), doivent nous remuer tant sur le plan individuel que sur le plan collectif. Il y a un point commun entre ce texte et un extrait de thèse de Louis Staritzky ou celui-ci convoque l'ouvrage de l'autrice. Celui de nommer un moment où *l'on se rend compte*. Je ne serai pas vraiment dater ce moment où j'ai commencé à comprendre, pas seulement sociologiquement mais aussi dans mon corps, à quel point je vivais dans une société patriarcale, produisant un faisceau de comportements violents incorporés et de violences subies, et que mon ignorance (sincère ou bien commode pour jouir de mes priviléges) faisait de moi un rouage de cette société. La déconstruction de cette réalité pour moi est un long processus, peut-être trop long et se traduit dans différents espaces de ma vie. Mon rapport à l'autre et aux groupes à différentes échelles, mon rapport à la fête et à la consommation justement, le rapport à ma sexualité et à mon corps, le rapport à ma pratique professionnelle, celle de l'écriture, le rapport à mon environnement (la ville, la friche). La rencontre, trop tardive avec Donna Haraway, et plus largement ces dernières années avec les épistémologies féministes, me permettent malgré tout d'être au travail de façon plus transversale.

Avec Marcan, depuis cette coopération, nous échangeons beaucoup à propos du fait que nous ne buvons pas une goutte d'alcool depuis plusieurs mois. Conscient que cela reste peu de chose, ce moment d'arrêt est aussi un moment où je reviens sur cette consommation (et mon mode de consommation) depuis une position de privilégié. Je pense aux comportements que j'ai eu plus jeunes justement, en incarnant allègrement le jeune étudiant ivre, figure que l'autrice évoque. Cela passe aussi par une mise en disponibilité physique et psychologique, disponibilité pour l'attention mais aussi pour créer de l'espace et notamment pour faire d'autres choix.

Commencer peut-être par le corps, la matière, c'est ce que propose l'autrice et je crois que c'est ce qui s'amorce dans mon journal hier. Ce que l'espace public me fait éprouver par le corps (qui constitue « le site de mon vécu » p.17). Je ressens, y compris dans mon écriture, cette culpabilité à être là en temps qu'homme blanc, à prendre une fois de plus la place. Je ne peux cependant cesser d'être cette personne immédiatement, en le déclarant (ce serait trop facile). Je me refuse à faire de cette culpabilité un immobilisme même s'il est



#2  
VILLE-FEMINISTE

x14

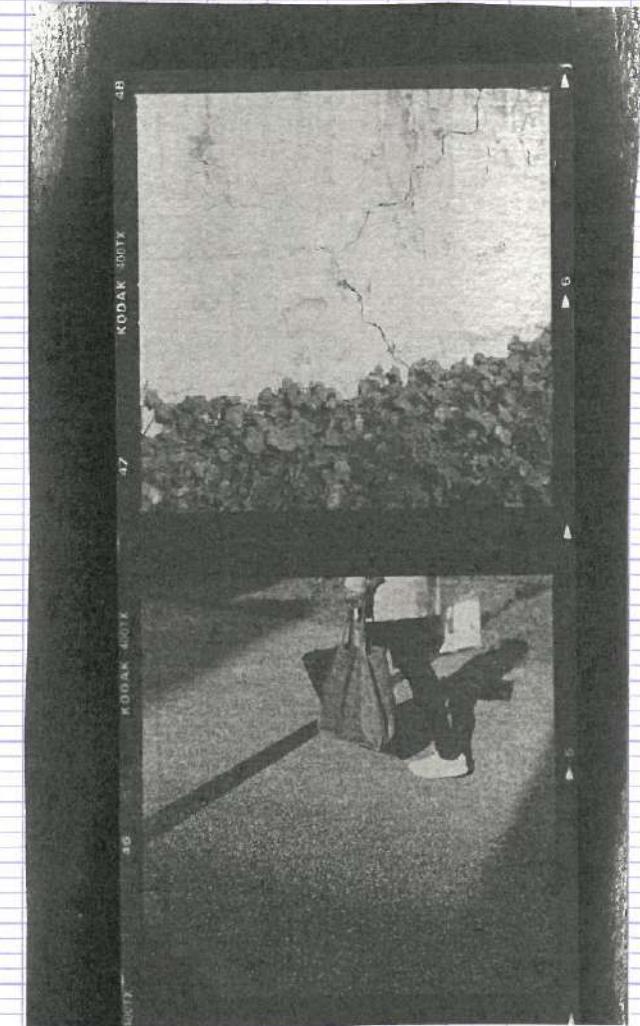
nécessaire de s'interroger sur la manière dont on agit et ce toujours en prise avec/dans l'agir. En revanche ces lectures, ces apprentissages tout au long de la vie « m'obligent ». Je ne peux plus faire comme si je ne savais pas et cela oblige à agir toujours un peu plus en conscience. Cela renvoie à ce que Leslie Kern propose à savoir « **d'adopter un point de vue féministe sur les villes** [signifiant de] jongler avec un ensemble complexe de relations de pouvoir enchevêtrées. ». À la manière dont elle le propose ensuite « il faut que je réfléchisse » à la manière dont mon désir de « faire » et de « faire ville » n'est pas à nouveau l'énonciation ou l'édification d'une ville par et pour les hommes blancs cis sans handicap. Il faut que je réfléchisse à la manière dont l'espace public que je souhaite participer à faire advenir soit à l'intersection de droits qui doivent pouvoir s'exercer, mais aussi en capacité d'accueillir celles et ceux dont les droits sont bafoués tant au niveau globale que dans les routines de la ville néolibérale. Veiller à ne pas entraver en fonction d'un sexe, d'une couleur de peau, d'une extraction sociale, d'une langue, de réflexes validistes, de régimes de vies. Que notre dispositif ne soit pas un obstacle de plus pour les corps entravés dans l'espace public comme dans la sphère privée et plus largement dans une trajectoire de vie / de ville.

**Mercredi 15 mars 2023 (8h12)**

Hier, une citation attire mon attention :

« *À titre de chercheuse qui gagne sa vie en écrivant sur l'embourgeoisement, je suis parfaitement consciente que mon corps est généralement perçu comme marqueur de « revitalisation » réussie autrement dit qu'il signifie qu'un quartier est respectable, sûr, aisné et enviable* »

Cette citation me renvoie d'une part, à la façon dont notre présence dans les quartiers en tant qu'association d'artistes est un indicateur de leurs transformations. Si nous sommes là, cela signifie probablement que les processus de densification et de gentrification sont avancés mais encore pleinement à l'œuvre. D'autre part, cela me renvoie au fait qu'en tant qu'association de travailleur·euse·s des mondes de l'art nous sommes parachuté·e·s dans des quartiers habités depuis des dispositifs de politiques publiques qui transpirent encore des dimension coloniales (peu ou pas de politique de l'égalité vis-à-vis des trajectoires individuelles et collectives minoritaires, peu ou pas de respect des différences culturelles, préjugés et présupposés, racisme systémique), patriarcales



## VILLE FÉMINISTE

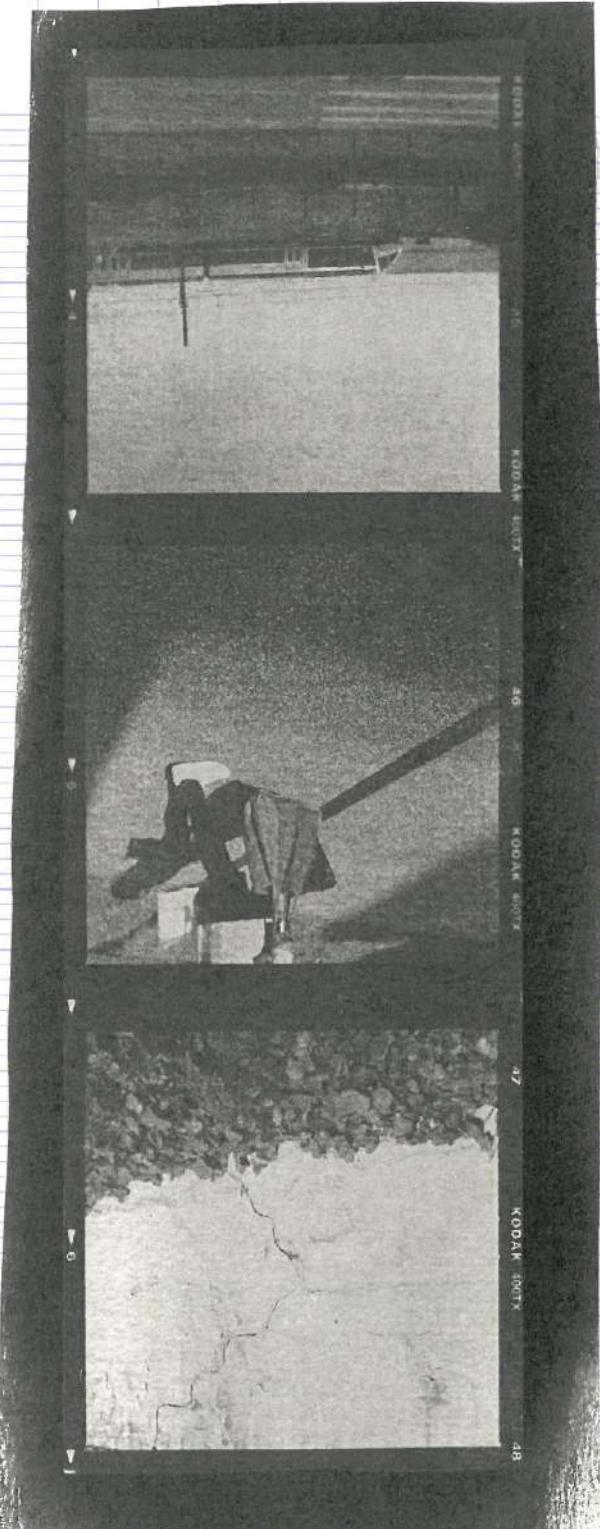
(gestion descendante, infantilisante, urbanistique et phallocentrique) et néo-libérale (gestion et construction au moindre coût, privatisation des espaces publics, augmentations des charges, des prix de l'immobilier, relégation, exclusion, précarisation des modes de vies, intégration des usager·ère·s et des habitant·e·s depuis des enjeux principalement économiques...) dans la manière de façonner la ville. Cette question du façonnage de la ville pour les hommes et par les hommes est au cœur de l'ouvrage, mais aussi depuis une forme de démentie. Leslie Kern explore la façon dont les femmes fabriquent les dispositifs pour façonner leurs villes contre et à l'intérieur des dispositifs autoritaires et des logiques de contrôles qui vont avec.

« Les recherches comparatives de Gilles Valentine sur les espaces pour adultes et pour les jeunes ont montré que les jeunes filles voient paradoxalement dans les lieux publics (que sont par exemple les rues du centre-ville) des espaces « privés », parce que ces endroits leurs procurent un sentiment d'anonymat, loin des regards indiscrets des parents, enseignant·es et autres figurent d'autorité. La maison est au contraire d'avantage considérée comme un espace public, puisque les filles n'ont pas l'impression d'y avoir suffisamment d'intimité ou de contrôle sur leur chambre ou sur leurs possessions. »

Je retrouve dans la thèse de Louis Staritzky, précisément depuis une lecture de l'autrice cette idée :

« En lisant le livre de Leslie Kern, Ville féministe, je me suis rendu compte à quel point cette expérience était conditionnée par nos appartenances de genre, mais aussi comment tout groupe, même parmi les plus dominés, élabore toujours des tactiques pour façonner sa ville, à tel point que cet espace oppressif finit par devenir, aussi, un allié incontournable. Ainsi, l'autrice montre que cette même ville qui a « le patriarcat gravé dans la pierre, la brique, le verre et le béton » est aussi celle où les groupes de femmes les plus marginalisés ont pu survivre, s'épanouir, s'affirmer et mieux faire valoir leurs droits. »

Ici, bien sûr, c'est cette logique de renversement que je trouve intéressante. Accéder, par l'intermédiaire de l'écriture de l'autrice, à ce renversement et lui aussi très précieux pour rehausser le régime d'attention sur la manière de prendre (la) place en espace public. Si je voulais initialement réfléchir à l'amitié en allant à cet endroit du livre, cela me renvoie finalement à la question spatiale, aux attentions qu'il faut déployer dans les espaces sociaux et environnementaux. Aussi, à l'attention sur la façon d'entrer et de sortir et, entre les deux, à la façon dont on se positionne et stationne.

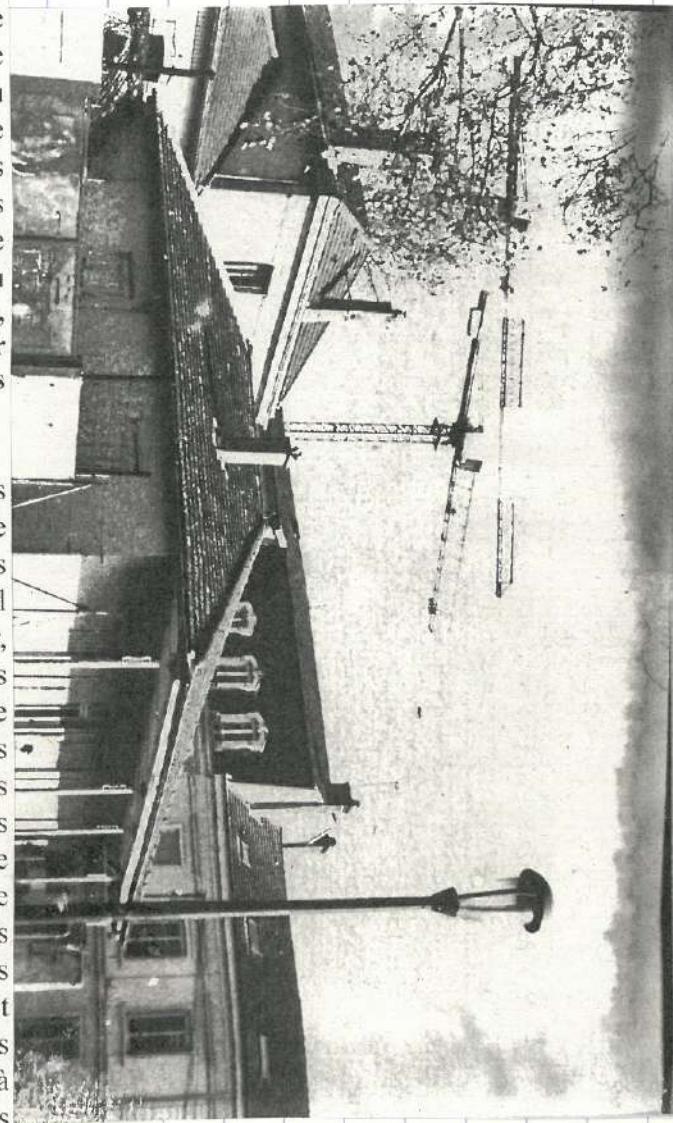


— — — —  
| EN |  
| PASSAGE |  
| — — — |  
↓ X 16

Les pages 98 et 99 du livre de Leslie Kern me donnent à méditer à propos de l'amitié, de cette réflexion en cours. Je ne pourrai plus avancer sans ce que je trouve dans son ouvrage à ce propos. Par exemple la manière dont elle évoque comment « l'amitié est moins prise au sérieux à l'âge adulte » la façon dont « les amitiés entre adultes devraient être considérées parmi les relations et les valeurs qui influencent la conception des espaces urbains. » (p.98). Dans ces pages, l'autrice nous adresse une « vraie question » celle de « comment créer ou reconvertis des espaces, en particulier des espaces urbains, de façon à ouvrir de nouvelles possibilités pour maintenir et déployer le type de relation sur lesquelles, nous pourrons compter toute la vie ? »

Dans son ouvrage l'autrice nous interpelle sur les relations qui cherchent à échapper et échappent au contrôle (d'une société patriarcale en l'occurrence). Au-delà j'y vois la nécessité du bouleversement épistémologique actuel (écologiste, féministe, décolonial) pour regarder, penser, nommer agir autrement les mondes dans lesquelles nous nous trouvons. Cela me renvoie notamment à l'expérience du square et des relations « inter-spécifique ». Des relations qui peuvent être au moins entre deux espèces et entre deux spécificités. Des relations n'aspirant pas à une spécialisation (un nom, une caractérisation, une compétence). Cela invite à penser, comme le propose notamment Donna Haraway, d'autres espaces relationnels et la manière dont ils permettent de s'extirper des cadres oppressifs. Comment ces relations reconvertisse justement des espaces. À la fois des modes de relations qui produisent les espaces pour que la relation existe, à la fois des espaces qui permettent à des relations inédites et singulières d'exister. Dans ce square de Villeurbanne, où des relations entre humain·e·s et chien·ne·s fabriquent des modes de relations dans et avec la ville, l'espace public devient un espace public inter-spécifique.

L'idée de « relations sur lesquels on peut compter toute la vie » m'interpelle aussi, notamment dans le rapport que nous nouons à d'autres espèces et plus largement à d'autres entités, qu'elles soient « vivantes » ou non, matérielles ou immatérielles. Si l'espèce humaine semble parfois ne plus vraiment pouvoir compter sur elle-même, ou alors, comme l'écrivent Kern et Staritzky, dans une alliance et un retournement des cadres oppressifs eux-même, il apparaît que sa relation à d'autres espèces permette d'ouvrir encore des possibles (même si le rapport qu'entretiennent les sociétés ultra-spécialisées à d'autres espèces racontent à l'échelle planétaire aussi (pour ne pas dire surtout) l'effroyable, les extinctions, les exploitations, les gadgetisations à l'extrême plus que des alternatives concrètes).



#2 DEDANS  
DEHORS

X17

Lundi 24 avril 2023

« Lire pour lire » dans le cadre de que j'essaye de faire me semble être une mauvaise idée. Cela me renvoie donc directement à ma lecture du livre *Noirceur*, de Norman Ajari (p. 14) quand ce dernier reprend le philosophe Canguilhem pour moquer un autre : « savoir pour savoir ce n'est guère plus sensé que manger pour manger, ou tuer pour tuer, ou rire pour rire, puisque c'est à la fois l'aveu que le savoir doit avoir un sens et le refus de lui trouver un autre sens que lui-même. ».

C'est une piste. S'affairer dans l'espace. Pouvoir prendre des pauses aussi me paraît important, mais être à ses affaires, ne pas faire penser à l'autre qu'on l'attend, ne plus l'attendre. « Désespérer » de soi-même, de ses propres attentes, se désoccuper. En cela, lire ne me dérange pas en soi. L'image que je crois renvoyer me dérange, mais je suis plutôt à l'aise dans l'idée que je ne suis pas là à attendre l'autre, ne pas faire peser cette pression sur la personne qui passe. Cela ne signifie bien sûr pas de ne plus prêter attention. Être en train de s'affairer sans perdre l'attention pour ce qui m'entoure, porter attention aux personnes par un regard, un sourire, un bonjour fabrique quelque chose, dès lors que c'est fait sincèrement.

Les interactions se font plus nombreuses quand je plie bagage que quand je stationne. Ce paradoxe ne m'étonne pas. Par ailleurs, les moments les plus vivants s'auto-alimentent. Des personnes qui discutent invitent d'autres personnes à venir discuter. Ces discussions ouvrent aussi l'opportunité d'un passage curieux, anonyme en marge de cette discussion.

En écrivant, je me rends compte qu'être en espace public pour faire espace public n'est peut-être « pas plus sensé » que de lire pour lire. En revanche y être pour faire lieu, quitte à ce que ce lieu soit vacant, en friche, est peut-être plus pertinent. Ce n'est qu'une histoire de mots peut-être mais cela change les dispositions et possiblement transforment nos dispositifs, nos manières d'y être, de nous déplacer, d'être rencontré. Cela résonne aussi avec l'idée de faire espace public à l'intérieur de nos murs, de nos lieux.

Avec Jean-Spagh — l'homme-chien que j'incarne parfois, qui est né de la relation au sein du square — quelque chose se joue autour du corps aussi. Une piste pour que j'échappe à mon propre corps, tendu, rigide, parfois mort au sens où je l'entends de ce que dit Kostia lors de notre échange cette après-midi. **Donner vie autrement à mon corps**, constitue une tentative d'éprouver une relation en bordures de deux espèces, entre des corps qui ne sont pas perçus pareillement, qui ne fonctionnent pas pareille. Kostia me parle de danse. En pensant à notre discussion, je pense aussi à ces réflexions de ces derniers temps sur ce corps. En manifestation par exemple. Les



DÉDANS X DÉHORS

XK

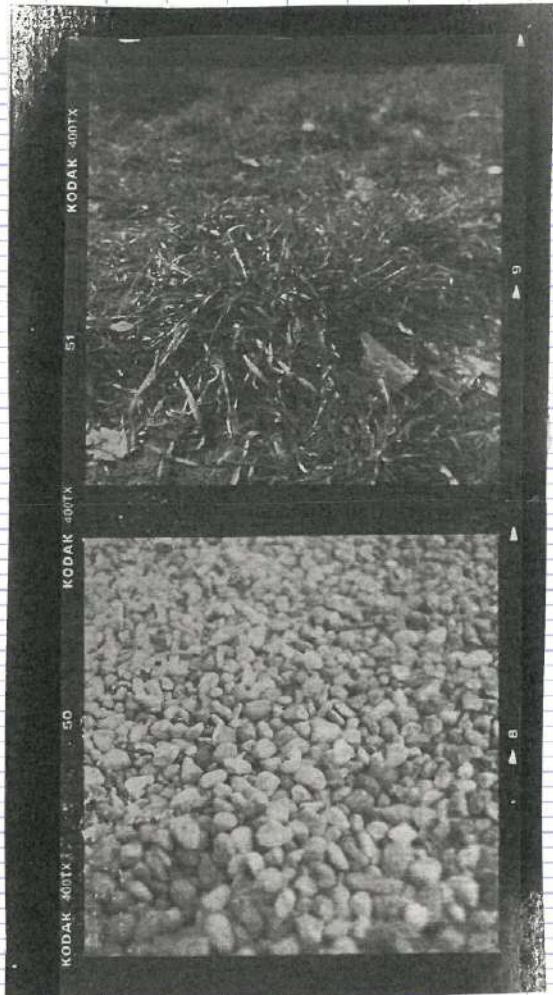
*manifs* ne sont pas des espaces où celui-ci se prolonge de danses, de slogans, de chants, de pancartes. Ou alors très timidement. En concert, je ne danse pas, je ne sais pas trop quoi faire de mon corps. Il est prisonnier d'une sorte de peur du regard des autres. Je ne sais pas si c'est le fait de ma taille, mais j'ai toujours la peur d'être vu. Je sais que cette peur est bête car quand bien même je serai vu, qu'est-ce que cela changerait ? Mon corps est plutôt discipliné. Jean-Spagh l'a un peu indiscipliné mais ce n'était pas si simple.

Kostia nous rejoint le temps d'une pause, s'assoit sur une chaise avec un manga, s'empare de la bibliothèque ambulante, parcours les livres, partage sur ses lectures. Il a un nez de clown autour du coup. Il est habillé simplement, comme j'ai l'habitude de le voir. J'apprécie sa présence même si elle masculinise un peu plus notre équipage qui, pour le coup, ne joue pas dans la catégorie viriliste ou masculiniste. Mais le nombre suffit tout de même. Inversement, les quelques discussions que j'aurai autour du tapis se font essentiellement avec des femmes.

Kostia évoque la relation corps/espace, relation qu'habite la danse. À ce titre il convoque ou souhaite convoquer l'idée de paysage dans ses travaux. Nous faisons très vite le lien avec le travail de Marcan qui échange, à ce moment-là, sur et dans le paysage qui nous fait face. Dans sa dérive, je retrouve des réflexions de Leslie Kern. Il évoque les corps, leurs destructions notamment dans les quartiers populaires. Il parle de la BRAV-M créée pour réprimer dans les quartiers populaires et qui, tout en en continuant, casse et humilie aujourd'hui des manifestant·e·s. Destruction des corps dans les quartiers et espaces populaires en contre point d'une homogénéisation des corps dans les centres gentrifiés. Ces corps que l'on veut contraindre, domestiquer, contrôler, y compris dans l'espace public, lieu ou se joue aussi un rapport oppositionnel à ces volontés.

Dans la dérive de Kostia il y a aussi du sacré, des croyances, des récits populaires, des rues qui se croisent où nous attendent des esprits revanchards peut-être. Il y a aussi du Brésil et il convoque de cette manière le portugais. Je lui évoque un peu mon envie de traduire mes écrits en différentes langues : anglais, arabe littéraire et pourquoi pas portugais. Sur cette question des langues, je ne pars de rien, mais je vais commencer comme ça. C'est comme ça que l'on commence.

Kostia s'en va et je plie quelques minutes plus tard. Pendant que je plie, j'échange quelques bonjours peut-être décomplexés par le fait que je n'attends plus, je libère l'espace. Trois femmes se rapprochent dont la dame qui avait fini de me convaincre d'amener des assises la fois précédente. Je l'invite en souriant à s'asseoir, en lui indiquant que ces assises sont la résultante de notre



DÉDANS x DÉHORS

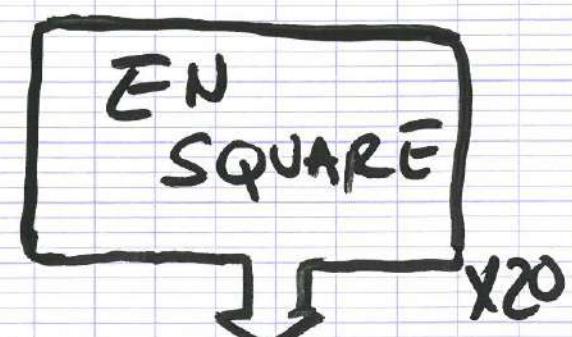
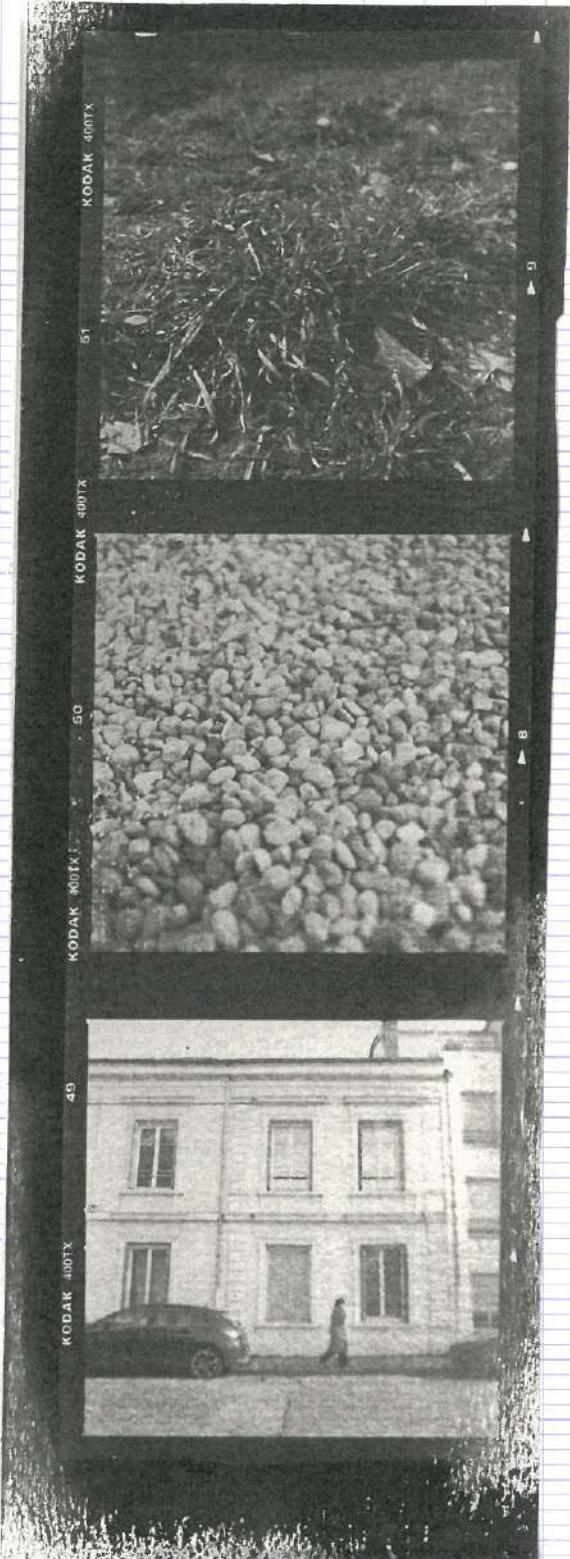
X 19

échanges quelques semaines auparavant. Nous échangeons rapidement. J'entends son accent et je lui demande d'où il vient. Elle me dit « portugal ». L'occasion sera trop belle, je dois écrire, ne serait-ce que pour elle mes écrits en portugais (je demanderai à Kostia les traductions). Elle me donne son prénom D. Elle est donc une contributrice particulière à cet espace. Je regarde l'heure. À peu de choses près, c'est l'horaire de la dernière fois. Le rendez-vous est pris, virtuellement, pour moi, dans ma tête. Le fait de se revoir avec D. mais aussi avec d'autres crée un début de complicité aux personnes, à l'espace. Je pars réjoui. Avec l'envie de revenir.

Je continue de penser que quelque chose fonctionne dans la manière dont nous trions avec Marcan et Adrien. C'est probant je crois du côté de Marcan qui réalise plusieurs entretiens, mais aussi du côté d'Adrien qui prend plusieurs photos, et qui réalise, par ailleurs, une série de cyanotype au départ de ses photos. Aujourd'hui, c'est la première fois que nous nous trouvons tous les trois dans l'espace public. Si cela me fait un effet de concentration qui ne va pas forcément dans le sens de mes réflexions sur l'étalement, cela produit aussi une forme d'animation de l'espace autour de nos pratiques.

Je dresse une liste de choses à améliorer pour la prochaine fois. À améliorer mais aussi à apporter. Cette liste raconte en soi quelque chose, par exemple le fait de devoir préparer plus de tisane. Celle d'aujourd'hui est meilleure que la dernière fois (je coupe l'infusion à dix minutes environ). L'intégralité de la préparation y passe. Amener de la ficelle pour pouvoir afficher entre le poteau et la cabane. Que la table ne soit pas au centre des tapis mais peut-être décalée, en amont (ou en aval selon le sens de la marche). Que le centre des tapis puisse être occupé par des affaires, donc de quoi s'affirer et au niveau du sol. La table pourra recevoir la tisane, des cyanotypes, des écrits en langues différentes. Cette fois-ci, penser à enlever ses chaussures et à proposer de faire de même. Continuer à proposer des assises. Elles peuvent marquer un espace autour de la table où l'on peut s'asseoir sans trop se baisser en cas de difficultés. Sans avoir la nécessité d'enlever ses chaussures aussi en cas de gêne. Pour les tapis, deux ou trois coussins pour mettre sous les fesses, ou sous les coudes. J'aurai besoin d'un petit carnet pour écrire ce genre de choses. Ne pas oublier de quoi écrire dans l'espace.

J'écris les mots clés très vite, pour garder en tête ces trois mots qui m'accompagnent de la trame jusqu'à mon bureau sur le retour. J'aime ce qu'ils mettent en dialogue. Peut-être trois mots à écrire sur une feuille et à accrocher sur la pince à linge pour la prochaine sortie.



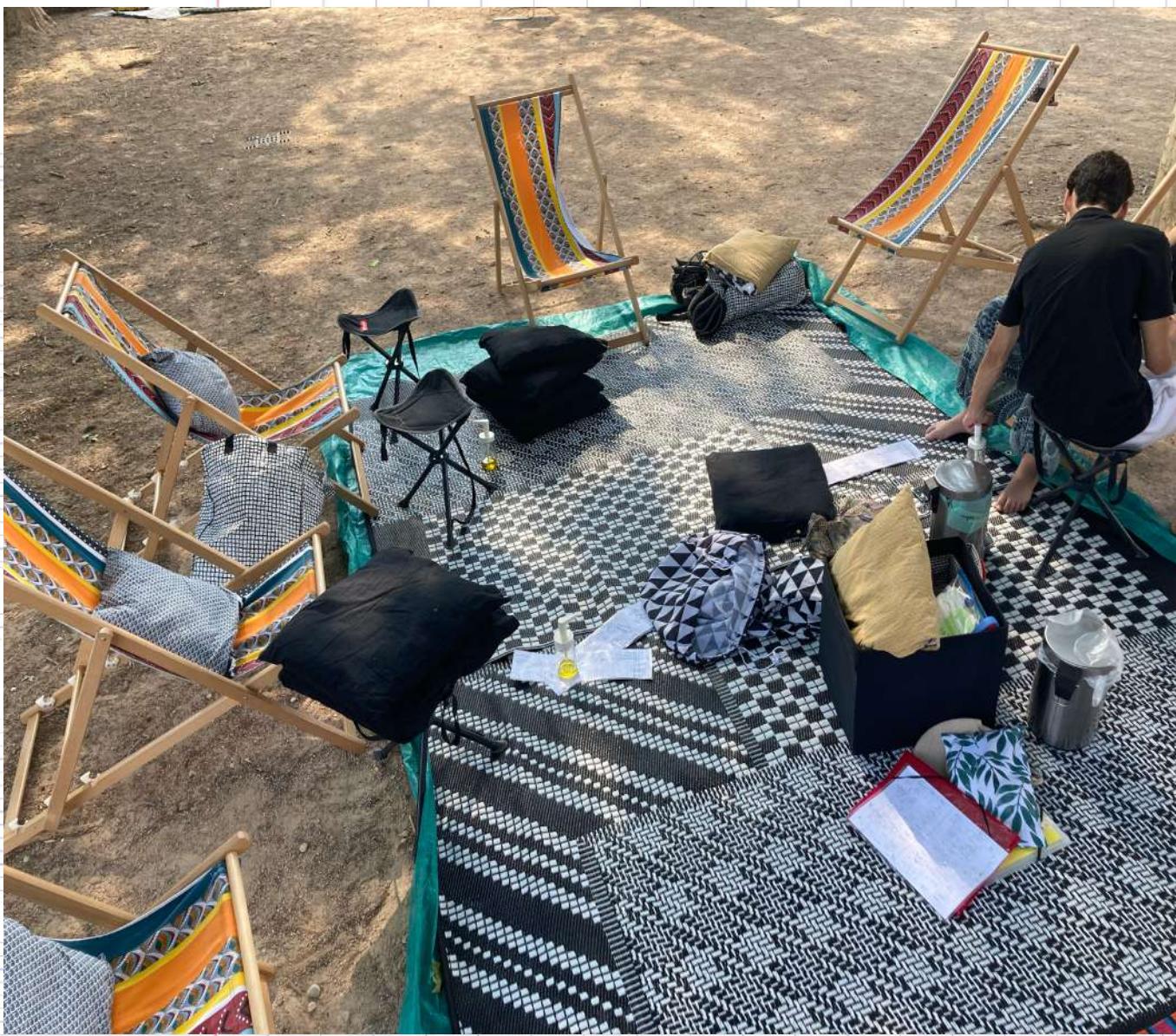
BEM-VINDOS, BEM-  
VINDAS SINTA-SE  
À VONTADE PARA  
SENTAR EM UMA  
CADEIRA OU TAPÉ-  
TE PARA TER  
TEMPO PARA VOCES  
MESMO. UMA HORA  
PARA RESPIRAR,  
BEBER CHÁ DE ERVAS,  
LER, FALAR, ESCRVER

## **DES SOLS PUBLICS,** **(extrait de Faire recherche en visitant)**

À Marseille, les tapis qui nous accompagnent m'avaient déjà renvoyé à ceux que j'avais foulés, portés, déployés lors de ma visite auprès de l'association Laboratoire ArchAologie portée par Gabrielle Boulanger<sup>12</sup> et en lien avec le collectif de la Mutu-ielle et les OASICH<sup>13</sup> îlots de chaleur humaine. Cette attention autour des tapis ayant été éveillée par le récit qu'a pu en faire Cécile Léonardi que ce soit à l'oral lors de nos différentes rencontres où à l'écrit dans le cadre d'un ouvrage collectif à paraître. Ce sont, cette fois-ci, les tapis et non mon smartphone qui deviennent les intercesseurs<sup>14</sup> de ma visite et de ma recherche. Ils m'accompagnent depuis ces photos que je découvre et dessinent les contours d'un récit qui va agir à même ma pratique.

La matière des tapis marseillais et des tapis grenoblois est la même et semble pensée pour un usage en extérieur (enroulage, lavage, légèreté). Cette commodité permet de créer des situations accueillantes. On commence par rendre des sols parfois inhospitaliers (froid, boueux, rugueux...) accueillant et ce sans s'imposer aux autres ni dans le temps ni dans l'espace. Si le geste de déployer un tapis peut paraître simple, il serait dommage de s'arrêter à cette simplicité. Dans les contextes où je vois et je lis ces tapis se déployer, s'agencer, ce sont des types de relations (sociales et environnementales) qui sont désirées, travaillées et ce contre les logiques dominantes que véhiculent la ville patriarcale, néolibérale. Rien de si simple donc. Le tapis, tel que je le perçois dans ces mouvements et ces moments, s'inscrit dans une écologie de l'attention, dans un rapport au soin incorporé dans des pratiques. Tel que je les retrouve dans les mots de Cécile Léonardi ou dans l'ArchAologie, les espaces que ces tapis composent avec d'autres acteur·rices participent de cette nécessité de « créer ou convertir des espaces, en particulier des espaces urbains, de façon à ouvrir de nouvelles possibilités pour maintenir et déployer le type de relations sur lesquelles nous pourrons compter toute la vie »<sup>15</sup>. En m'invitant à partager ces tapis, c'est bien de ces tentatives de bâtir d'autres mondes dont je suis le visiteur.

Ces tapis sont aussi des outils de travail que je vois manipuler principalement par des femmes et ce dans des configurations sociales, spatiales où les questions liées au genre, au sexe, au travail, à l'émancipation, à la ville sont centrales. Des espaces qui travaillent un rapport non binaire aux mondes et à l'intersection de différentes problématiques, de différentes luttes. Dit autrement, que ce soit à Saint-Martin-d'hères et la démarche des OASICH ou de l'association 3,2,1 et Trait d'Union, les tapis et les relations qui s'y déploient sont principalement activés par des femmes et dans des quartiers populaires. Le lien que je fais pourrait rejouer une assignation très courante dans nos sociétés genrées entre les femmes et « l'exigence » qui pèsent à leur égard quant au travail « émotionnel genré », « domestique » et du « care »<sup>16</sup>. Ces assignations – et ils semblent, aujourd'hui encore, plus que jamais urgent de participer à le nommer – ont des retombées bien réelles, puisque cela génère, entre bien d'autres choses, une incapacité à la fois matérielle, spatiale et temporelle à pouvoir prendre soin de soi, prendre du temps et de l'espace pour soi<sup>17</sup>.



« Des tapis déroulés sur un sol « public » n'annulent à aucun moment le fait que ce sol puisse être foulé par n'importe qui, quels que soient son âge, son genre, sa confession, sa condition. Ce que les tapis y rajoutent, c'est une marque d'attention. Faire attention à celles et ceux qui entrent dans l'espace, les inviter à se mettre à l'aise, en un mot les recevoir »<sup>19</sup>

<sup>12</sup> <http://museedutempslibre.org/laboratoire-archaologie>

<sup>13</sup> Une équipe d'une dizaine de personnes s'interrogeant sur leur rapport au soin et au travail en tant que femme, mère, travailleur-euses invisibilisé-es..., ielles s'identifient aujourd'hui comme un collectif d'artisan-es du «prendre soin».

<sup>14</sup> Cécile Léonardi, «Des sols, des tapis, des ménagements», p. 165-186, dans Faire Recherche en quartiers populaires, *Nom de code déployer*, auto-édition, 2022, p. 203.

<sup>15</sup> Leslie, Kern, *Ville féministe. Notes de terrain*, Les éditions du remue-ménage, 2022, p. 98.

<sup>16</sup> Leslie, Kern, *Ville féministe*, op.cit, p. 116.

<sup>17</sup> Je renvoi ici une nouvelle fois au texte de Gabrielle Boulanger et Cécile Léonardi qui met en récit la démarche des OASICH. Gabrielle Boulanger, Cécile Léonardi, « Dans l'intimité des temps pour soi(n) » *Agencements. Recherches et pratiques sociales en expérimentation*, n°2, décembre 2018, p. 32-53.

<sup>18</sup> Leslie, Kern, *Ville féministe*, op.cit, p. 83.

<sup>19</sup> Ibid.

<sup>20</sup> Joan Tronto, « Du care », *Revue du Mauss*, 32, 243-265, <https://doi.org/10.3917/rdm.032.0243>.

<sup>21</sup> Pour découvrir l'ensemble du corpus de la recherche-action menée par le collectif En Rue je vous renvoie vers le lien suivant : <https://quartiersenrecherche.net/categories/en-rue/>

<sup>22</sup> Cette cabane est en fait la niche de Jean-Spagh, un homme-chien nait entre le square Bataillon Carmagnole et liberté (Villeurbanne) et la friche Lamartine (Lyon 3ème). La cabane est fragment de friche natureculturelle qui se déplace dans la ville. Pour pister Jean-Spagh : [www.defluences.fr](http://www.defluences.fr)

# LES CHIENS

De vrais spécialistes  
de la vraie relaxation



Les chiens.

Le meilleur chien.



## Événement gratuit et tout public

### VENDREDI 2 JUIN

de 15h à 21h  
Square Bataillon  
Carmagnole et liberté  
Rue du 4 septembre 1797  
Villeurbanne

MASSAGES, SPECTACLES, LINORGAVURE,  
COLLAGES, PHOTOGRAPHIE, RADIO, CINÉMA,  
GOÛTERS, MUSIQUE, DISCUSSIONS...

PROGRAMME DÉTAILLÉ SUR [WWW.DEFLUENCES.FR](http://WWW.DEFLUENCES.FR)

l a m  
a r t  
i n e  
v i l l e u r b a n n e

Cher·es habitant·e·s du square Bataillon Carmagnole et Liberté,

Depuis 2018 nous, l'association l'Abeille Beugle et les artistes de la Friche Lamartine, sommes venu·e·s à plusieurs reprises travailler dans l'espace public et particulièrement dans ce square. Cela a donné lieu à différentes formes artistiques allant du spectacle à l'exposition en passant par des déambulations costumées ou encore la réalisation d'un film (Dividus). Ces formes se sont souvent réalisées avec la participation d'habitant·es principalement autour de la relation qui habite ce square. La relation entre l'humain·e et les chien·nes. Ces relations entre deux espèces (interspécifiques) sont particulièrement importantes car elles permettent de vivre et de penser la ville différemment, depuis les relations qui la peuplent plutôt que depuis l'Homme et de ses seuls besoins.

Le 2 juin prochain de 15h à 19h nous serons présent·e·s dans le square pour continuer cette aventure ensemble et continuer à inventer des modes de relations. Nous proposerons un espace pour échanger, partager, faire ensemble autour de collages, de cartographies, de lectures ou encore de massages partagés. Nous espérons vivement vous y retrouver.

Nous savons que ces temps pour venir promener les chien·ne·s sont précieux et qu'un événement, même de petite taille, peut venir entraver une routine qui est aussi un besoin du quotidien. Si c'est le cas, nous vous prions de nous excuser et n'hésitez pas à venir nous en parler. Dans la mesure où cela est possible pour vous, nous invitons toutes personnes à pouvoir venir accompagnées d'un chien·nes et autres animaux de compagnie. Du jeune et moins jeune public pouvant être présent nous vous prions simplement d'être attentif·ve·s à ce qu'humain·e·s et non-humaine·s soit toutes en sécurité.

Nous vous attendons donc le 2 juin au square (de 16h à 20h) et à la friche Lamartine à quelques mètres de là (voir programme au recto) pour la diffusion du court métrage Dividus tourné ici-même, au square Bataillon Carmagnole et liberté.

Jean-Spagh

X25





## Les jolies petites



Texte pour Toto

De Lola Roubert  
À Toto  
Date 2023-09-19 19:12

Résumé  En-têtes  Texte en clair

*Des chiens, des enfants, de la colle et un maximum de paillettes.*

Psst : on a un secret. Pour une soirée parisienne ou un week-end détox, misez tout sur les paillettes. Châtais, bruns, roux ou encore blonds, cheveux naturels ou colorés, quelle que soit la couleur de votre crinière, illuminez-la grâce à une pluie de glitters.

Préparez un tas conséquent de paillettes de votre choix, étalez généreusement de la colle vinylique sur le support, repérez le sens du vent et présentez à la rafale la partie la plus velue de votre anatomie .

Vous avez réussi une mise en beauté capillaire d'exception.

Et maintenant ? Comment enlever les paillettes de vos cheveux ?

Rien de plus simple : votre shampoing habituel et un peu d'huile de vidange. Prenez le temps de bien masser votre crâne pour décoller le plus possible les paillettes, puis, quand le cuir chevelu commence à s'éplucher, rincez abondamment.

Si votre coiffure vous a laissé quelques nœuds, n'hésitez pas à utiliser un démêlant doux et complétez par votre routine de toilettage.

SEMINARIE  
DIT

28. About  
29.

DOCTORAL

X29

# POUSSANCE CAPACITÉ A ÊTRE AFFECTÉE

MEUX VIVRE  
MEUX HABITER  
MEUX MOURIR  
EN OÙ SA APPARTÉ ? Pour le MILIEU.

lache prise.  
NE PAS MAITRISER  
UN ANGLE  
DES LOSANGES

TERAIN = LIEU DE NIE

Université  
avec des dangers.

DOUCE DÉNI  
- D'UNIVERSITÉ MILIEU.  
- ON DESINCARNE LES ETUDIANT·ES.

LA RECHERCHE  
QUAND ON OBSERVE CE QUE  
L'ON OBSERVE

lire plate

ON RELIE toujours AU  
milieu à la recherche

HABITER. Recréeation en récit

RECHERCHE HABITÉE  
RECHERCHE AGITÉE.

QUAND J'ÉCRIS, J'HABITE CE  
MILIEU.

DISCONTINU — QUALITÉ  
DE PRÉSENCE.

commence sans hypothèse  
fini sans résultat

RÉGIME ENFOISSE  
RÉGIME EN MILIEU

DÉFAIRE LA LOGIQUE  
HÉGÉMONIQUE

ENCLAVE

LOGIQUE ABDUCTIVE

LOGIQUE DU VAGUE.

MSH : MUSÉE DE PLANNING

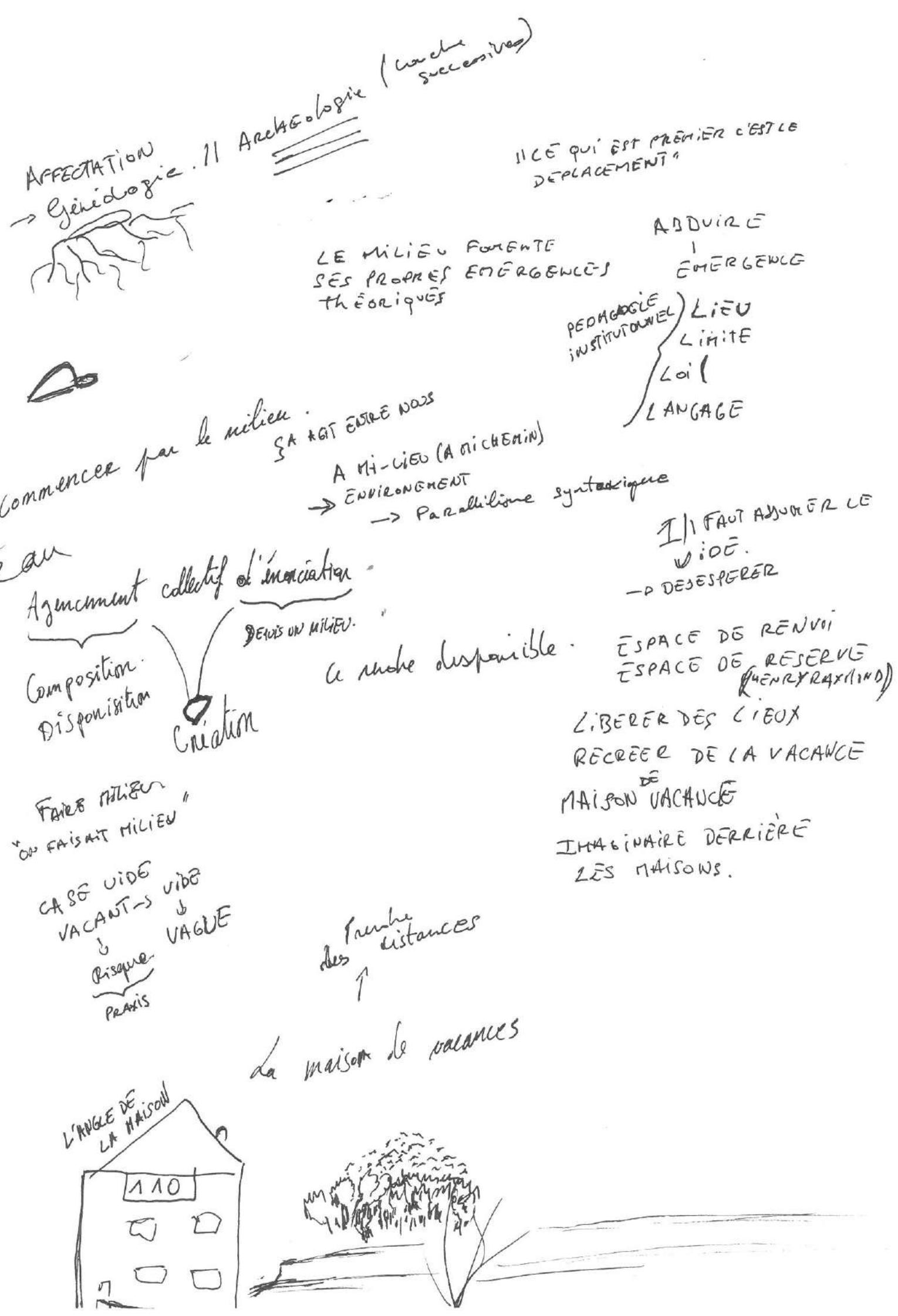
CE qui A OÙ C'EST LE MILIEU

lire/EN CARBOSER LE CONCEPT.

ARTOGRAPHIE → ARBRE GÉNÉALOGIQUE → CONCEPT FRICHE

- RECHERCHE EN FRICHE : CONTINUER À S'ETIÉGNER → Pousser depuis le MILIEU.

AUSSI QUI  
DANS LA FRICHE (histoires de la friche, politiques urbaines) → Comment il faut penser



ESPACE PRESQUE VACANT Pour ÉCRIRE<sup>X</sup>  
UN ÉTONNEMENT ...

X 32

Je fais ma rentrée, et je survis ;-)) Non, mon cours mercredi avec les L1 m'a mis en joie. J'ai pratiqué une "pédagogie par le vide". J'assure un cours sur "apprendre par l'expérience", et je tente de les faire écrire chaque semaine des textes courts, avec l'idée : apprendre par l'expérience, c'est l'écrire, à condition que l'écriture fasse elle-même expérience. Je leur ai proposé d'écrire à propos d'un premier motif : l'étonnement, l'étonnement comme manière de faire expérience d'une expérience. Donc pour ces petits écrits, il faut que je dédramatise et que je lève les intimidations. Donc je désencombre : non, il n'y a pas de format attendu, non je ne fixe pas un nombre minimal de lignes, non je n'ai pas d'attente pour le contenu, non je n'ai pas l'intention de corriger vos fautes... À force d'éviter, de désencombrer, de peler l'oignon scolaire, j'arrive à les toucher à l'endroit que je cherche : leur expérience d'écriture, la leur. Au singulier. Je les rencontre là où je souhaite travailler, en tant qu'enseignant, avec elles et eux. Et cette pédagogie par le vide provoque de drôles de choses : il y a ceux et celles qui kiffent. Enfin ! Enfin c'est possible (une étudiante vient me dire : depuis longtemps je tiens un journal, je peux le faire pour votre cours ? Je n'en ai jamais parlé au lycée ; ça a toujours été uniquement pour moi) ; d'autres sont un peu interloqués (un jeune gars vient me voir : on peut vraiment écrire ce qu'on veut ?), d'autres sont en panique, possiblement les bons élèves (une étudiante m'écrit quelque minutes après la fin du cours : vraiment, vous ne nous demandez pas un nombre de lignes minimum ?). Et puis en fin d'après-midi, je reçois ce message : "Je vous envoi mon devoir qui porte sur le cours d'aujourd'hui "expérience étonnante", je tient tout d'abord à m'excuser de mes fautes d'orthographe et de syntaxe. Le français ne jamais était une grande histoire d'amour avec moi lol, j'ai toujours eu cette honte de rendre un devoir écrit, mais je pense qu'il est grand temps de passé le cap, derrière chaque expérience se cache souvent de grande choses ." Ce seul message suffit à justifier mes 3 heures de cours, et suffit à mon bonheur professionnel. Je partage ce message en l'état, tel qu'il m'a été adressé car je le tiens en grande estime. Ce geste : j'ose écrire à l'enseignant, est épantant. Cette écriture pour ce qu'elle raconte d'une trajectoire et dit d'une vie est superbe. Et je dois dire que je suis super fier d'avoir créé un nouveau modèle pédagogique "la pédagogie par le vide" ;-)) Comme me le dit Louis Staritzky en ricanant : "tu vas finir par devenir un professeur de sciences de l'éducation".

UNE PÉDAGOGIE PAR LE VIDE  
PASCAL NICOLAS-LE STRAT, 20/09/23

PEUSÉES, LANGAGES, IMAGINAIRES, LECTURES, ÉDITION, COLLECTION, POÉSIE, CHANTIER, LIGNE, TRAVAIL, CONFRONTATION, VENTE, FRAGILITÉ, ÉCONOMIE, CASSITUDE, MOBICISATION, FORMER, EVACUER, PROMESSES, CUEILLIR, SENTINELLES, OUTIL, LUTTES, RÉSSOURCES, TENTATIVES

## COMMENCER À PARLER

PARLER, COURT, THÈSE, SOCIOLOGIE, MASSEUSE, EDUCATRICE, RECHERCHE, PEDAGOGIE, CHAOS, CATASTROPHE, SCIENCES DU LANGAGE, TERRITOIRES, CLINIQUE, DECROCHAGE, VIDÉ, COLLECTIF, MASTÈRE, LICENCE, ÉQUIPE, ACCUEIL, UNIVERSITÉ, ÉTUDIANT·E·, FABRIQUÉS, LIEUX, 110, HYBRIDE, BÉNÉVOLE, EXPÉRIENCE, RÉSPIRATION, SACRÉE, FÉMINES, PARCÉ, FIN, MÉMOIRE, EXTRATERRÉSTRE, JURY, TITRE, LISIÈRES, INTERVENTION, CENTRE SOCIAL, RECHERCHE-ACTION, ARTISANAL, PONT, VIOLENCES, TRADUIRE, PRÉSENCE POLITIQUES, PUBLIQUES, ASSOCIATIONS, FRICHES, GENRE, SANTÉ, DÉCOLONIALES, SOUTENANCES, SOCIOLOGIE PUBLIQUE, DÉVELOPPEMENT, BIZARRE, ENVIRONNEMENT, HOSTILE, DROIT, INSTITUTION, OBSERVATOIRE, FÉMINISME, ÉTAT.

## ON A DEUX JOURS, DEUX PLATEAUX

DYNAMIQUE, PHYSIQUE, GÉOGRAPHIE, ASPERITÉ, MODULATION, COMMUN, ESPACE, VIRE, DISPOSITION, DISPOSITIF, SITUATION, COMPOSITION, DÉPLACEMENT, CIRCULATION

KAYAK, IMAGES, RAPIDE, FOSSE, RÔLE, LÉGITIMITÉ, JEUNES MÈRES, IMPLICATIION, ENVIE, GROUPE, COLLECTIF, PUBLIC, JE, PUBLIC, ESPACE, TROUBLÉ, CHOSES, CONCEPT, ÉCARTIQUÉ

• • •